PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

4e ANNÉE. — N° 5. Novembre 1888.

SOMMAIRE :

L'ŒUVRE D'ALLAN-KARDEC

Réincarnation (Suite)

Expiation, choix, mission, telle est la triple explication proposée par l'école Kardéciste, pour définir les causes du retour à la chair.

On renaîtrait ici-bas, soit parce qu'on aurait à expier, à réparer, par une certaine somme de souffrances, des méfaits antérieurement commis dans une précédente existence charnelle, cette expiation étant alors imposée par la justice divine comme une punition méritée ; soit parce que, comprenant lui-même la nécessité de réparer ses fautes passées, l'être choisirait l'épreuve qui lui paraîtrait la plus profitable à son épuration ; soit, enfin, parce qu'un acte de libre dévouement porterait l'être élevé à rechercher, dans des milieux inférieurs, une nouvelle occasion de se grandir, en donnant par l'exemple de ses vertus, une généreuse impulsion au progrès général.

Cette distinction à établir entre les êtres incarnés, ne fut sans doute pas bien tranchée dans la pensée d'Allan-Kardec, et ainsi qu'il ressort plus particulièrement de ses écrits, il semblerait plutôt que les diverses situations d'existence devraient être considérées comme une expiation pour les natures inférieures, comme une mission pour les natures supérieures, mission et expiation pouvant être également, selon les cas, choisies par l'être ou à lui imposées par Dieu.

C'est ainsi, par conséquent, que celui qui souffre ici-bas des condi-

tions sociales, aurait mérité cette souffrance par l'usage abusif qu'il aurait fait, dans une précédente existence, de certains privilèges ou droits sociaux ; tandis que l'être élevé, celui dont la supériorité, trop évidente sur les autres êtres pour faire supposer une cause d'expiation à ses luttes et à ses souffrances, aurait accepté ou voulu comme mission providentielle, la rude tâche de guider l'humanité dans la route du progrès.

Ces deux hypothèses sont-elles admissibles et suffisamment explicatives des faits observés ?

Oui, pour ceux qui veulent s'en tenir à la superficie des choses et se déclarent satisfaits après leurs premiers pas dans l'investigation philosophique. Non, pour ceux qui scrutent, cherchent sans parti pris et qui, en dehors de tout esprit de secte ou d'école, observent l'intégrale multiplicité des faits et reconnaissent l'impossibilité de lui appliquer l'une ou l'autre de ces deux causes explicatives.

Si nous considérons, en effet, que nul individu n'est isolé ici bas, que chaque action individuelle exerce une réaction profitable ou préjudiciable, selon sa nature, sur l'universalité des êtres, nous ne pouvons concevoir la possibilité de spécifier pour un seul, un degré déterminé de souffrances expiatoires, ces souffrances méritées par lui étant alors injustement subies par autrui. Si nous observons, d'autre part, que les natures élevées ne furent amenées, pour la plupart du moins, à se dévouer à la recherche ou à la vulgarisation d'une vérité ou d'un principe, que par un concours souvent fortuit de circonstances étrangères à leur cercle d'action individuelle, et que, l'instant, le lieu et les conditions de leur naissance furent plutôt un obstacle qu'un acheminement naturel vers le but qu'ils réalisèrent, nous ne pouvons non plus reconnaître qu'il y eût chez eux, antérieurement à leur incarnation, volonté ferme et arrêtée d'accomplir telle œuvre déterminée. Quant à la théorie du choix, également applicable, selon l'école Kardéciste, à l'expiation ou à la mission, elle nous paraît à son tour absolument inconciliable avec les faits observés, la faculté de choisir son milieu social, impliquant : dans le premier cas, non seulement la liberté pour l'être de juger lui-même son degré de mérite ou de démérite, par suite d'en atténuer ou d'en exagérer la responsabilité, mais encore celle d'en imposer arbitrairement à autrui les conséquences préjudiciables, et dans le second cas, la non moins arbitraire liberté de négliger les moyens les plus simples et les plus sûrs pour réaliser le but à atteindre.

Il n'est pas possible, pensons-nous, que l'aveugle caprice de l'être soit l'unique cause de son retour à la chair ; il n'est pas admissible que

sa seule volonté suffise pour désigner le milieu, la société, la famille, parmi lesquels il doit s'incarner, car cette liberté qui lui serait si largement accordée, deviendrait en réalité un odieux arbitraire à l'égard de ceux qui feraient comme lui partie de ces milieux et devraient injustement supporter sa propre inconséquence.

La liberté individuelle se meut dans le rayon que lui détermine la Loi, et la Loi naturelle ne peut vouloir que cette liberté accordée à l'individu, entraîne la responsabilité d'autrui. L'être ne peut agir librement qu'à la condition de subir lui seul, l'entière responsabilité de ses actes, sinon cette liberté change de nom et s'appelle arbitraire. Si cette manière de concevoir la justice, n'est encore malheureusement qu'un idéal social, cet idéal, nous devons le croire, fut toujours réalisé par la loi naturelle. C'est pourquoi, nous ne pouvons supposer que l'être possède dans l'au-delà la faculté de déterminer lui-même, le lieu, l'instant et les conditions de son incarnation, cette liberté pour lui, entraînant pour le milieu qu'il choisirait une responsabilité conséquentielle, injustifiable et inadmissible.

* * *

On juge d'un système philosophique d'après les conséquences morales et sociales qui en résultent. Or, si nous examinons le système Kardéciste au point de vue de son influence sur le progrès social et de l'impulsion qu'il est susceptible de donner à la marche ascensionnelle de l'humanité, nous voyons bien vite que cette influence — c'est du moins, notre sincère opinion personnelle — aurait plutôt pour effet d'immobiliser en quelque sorte le progrès dans une dangereuse stagnation, alors que nous avons encore tant de luttes à affronter, tant de victoires à remporter, pour faire régner dans notre malheureuse société un peu plus de solidarité et de justice. Le sentiment qui domine dans l'œuvre d'Allan-Kardec c'est, nous l'avons dit bien des fois, celle de la soumission : nous sommes tels que nous sommes parce que nous avons voulu ou mérité d'être ainsi ; nos souffrances sont équitables, nos douleurs sont justifiées et nous devons dans une passive résignation, attendre, espérer et prier que notre épreuve terminée marque la fin de nos misères. Le malheureux n'a que faire de chercher inutilement à s'affranchir de son sort ; il faut des oppresseurs parce que certains encore méritent d'être opprimés ; il faut encore des bourreaux parce qu'il en est, bourreaux de jadis, qui doivent maintenant devenir les victimes ; tout est équitable et harmonique, la douleur, la misère, le crime même ont leur raison d'être et sont les instruments, dont une Providence justicière a besoin pour flageller les coupables. Etrange

consolation ! Nous souffrons et n'avons pas le droit d'accuser la société puisqu'elle ne ferait après tout, par ses *iniquités*, que manifester la *justice* divine. Nous sentons, nous comprenons, nous subissons l'injustice, et il nous la faut pourtant supporter sans relever le front, car réclamer plus de justice aujourd'hui, serait vouloir lâchement éviter le châtiment, après avoir misérablement commis la faute !

C'est pourtant à de pareilles conclusions que l'on est logiquement forcé d'aboutir, lorsque se plaçant au point de vue de la théorie Kardéciste, on admet avec elle que toute souffrance, toute douleur sont méritées. On nous parle, il est vrai de charité, on nous prêche le devoir d'adoucir pour autrui l'amertume de l'épreuve. Mais, en avons-nous bien le droit, et n'est-ce pas nous poser orgueilleusement en régulateur de la justice providentielle, que de chercher à en atténuer les effets ? Si celui qui souffre a réellement mérité de souffrir, si cette souffrance doit être pour lui un élément essentiel de progrès et d'épuration morale, ce n'est pas favoriser ce progrès, faciliter cette épuration, que de lui tendre une main secourable et de lui éviter les âpretés de la route. Entre le catholique qui met tout au pied de la croix, *ad majorem Dei gloriam*, et le kardéciste qui ne voit rien de mieux à faire que de supporter patiemment son épreuve, nous ne voyons pas une différence bien sensible, l'un et l'autre admettant la légitimité de leurs souffrances individuelles et ne voyant d'autre planche de salut, dans la tempête sociale, que de prier humblement cette Providence qui les frappe, de diminuer ou d'abréger leur expiation.

Expiation !..... ce mot seul résonne bien mal à l'oreille du libre-penseur et n'est point fait pour éveiller dans le cœur de l'homme des sentiments de générosité et de miséricorde. Expiation..... c'est-à-dire punition, relégation, châtiment, avilissement et ignominie !

Vous l'aimez donc bien peu cette malheureuse humanité dont vous faites partie cependant, vous qui ne rêvez pour elle que souffrances expiatoires et tortures pénitentiaires ? Vous la croyez donc bien jeune encore, qu'il vous faut lui montrer toujours, pour la préserver de l'erreur et du mal, un glaive justicier prêt à la punir et à la frapper ? Il vous sied bien, du reste, de parler de charité, vous qui voulez voir puni par l'épée celui qui s'est servi de l'épée, qui ne priez Dieu dans vos groupes que pour obtenir de lui qu'il chasse les *mauvais esprits*, troubles-fête de vos saintes réunions et qui ne comprenez pas qu'en empruntant ainsi aux religions caduques leurs plus détestables erreurs, vous rendez le bien sans objet et le progrès impossible. Vous rendez le bien sans objet car, nous le répétons, si l'être qui souffre ici bas des iniquités sociales doit racheter par cette souffrance ses fautes passées,

c'est lui rendre un mauvais service, c'est reculer volontairement l'heure de sa régénération future que d'être charitable envers lui en adoucissant sa rude épreuve. Vous rendez le progrès impossible car, en faisant de toute douleur une expiation méritée vous semblez nier par là même la légitimité de la lutte et la nécessité de l'effort.

Ce n'est pas faire le bien que de prêcher la résignation à celui que le malheur accable ; ce n'est pas faciliter le progrès que d'opposer aux légitimes revendications des classes souffreteuses, l'idée d'une implacable justice qui les aurait condamnées à s'étioler toute leur vie dans les bas fonds sociaux.

Notre siècle de liberté et de lumière est aussi celui de tous les affranchissements et de tous les progrès, et ce sont aujourd'hui des accents plus virils, des paroles plus généreuses qu'il nous faut faire entendre à ces trop nombreux déshérités du bonheur terrestre. Quelle impulsion donnerez-vous au progrès social quand vous aurez affirmé que toute souffrance étant méritée, nul n'a le droit de se plaindre et de chercher à s'en affranchir ? De quel code de morale aurez-vous doté l'humanité quand vous aurez laissé à la charité d'autrui — en admettant qu'on puisse la concilier avec vos principes — à cette charité que seul le caprice du prochain distribue, le soin de panser toutes les blessures que vous vous sentez vous mêmes impuissants à guérir ? Ah ! laissez-nous supposer que telle ne fut pas la pensée de celui que vous saluez du nom de Maître et que, si entraîné par le mysticisme du moment il ne put faire régner dans son œuvre un esprit plus franchement démocratique, plus largement libéral, il sut du moins comprendre que d'autres viendraient semer après lui dans l'inculte terrain qu'il avait défriché et y faire germer des principes plus véritablement compatibles avec la dignité et le progès humain.

A cette charité que le seul caprice d'autrui accorde ou refuse il nous faut maintenant opposer ce grand principe de solidarité, duquel découle, entre tous les êtres, une responsabilité effective et qui bannissant toute pensée égoïste par l'égoïsme même, ordonne impérieusement à chacun de travailler activement pour le progrès et le bonheur de tous. Au lieu d'affirmer que l'iniquité sociale est un instrument d'équité entre les mains de la Providence et de nous enlever par ce fait le droit de la transformer en justes répartitions, il nous faut, bien au contraire et dès maintenant, nous efforcer de reconstituer notre société sur des bases plus équitables, si nous voulons bénéficier, lors de notre futur retour dans la chair, d'un peu plus de véritable justice. Et que l'on nous permette à ce sujet de reproduire ici un de ces admirables passages de l'Esprit Jean où cette grande idée de solidarité est si largement exprimée :

« Plus l'homme — dit-il — multipliera les chances à venir du
« bonheur social, plus il préparera de conditions favorables au milieu
« dont il doit être plus tard unité constituante, plus il harmonisera,
« au triple point de vue, matériel, intellectuel et fluidique, la nature
« des conditions procréatrices qui doivent donner naissance aux grou-
« pements sociaux et familiaux de l'avenir, et moins, par conséquent,
« il courra le risque de supporter, dans sa prochaine incorporation
« charnelle, les imperfections et les infériorités collectives dont les
« sociétés humaines étreignent les individus, sans distinction d'éléva-
« tion et de mérite. C'est ainsi que tout se lie et s'enchaîne dans la
« nature ; c'est ainsi que la grande loi de solidarité enserre tous les
« êtres comme en un gigantesque réseau et les rend effectivement
« responsables les uns des autres, en les forçant à travailler activement
« pour autrui, s'ils veulent travailler profitablement pour eux-mêmes....
« Nul ne saurait logiquement se désintéresser du progrès collectif, nul
« n'est autorisé à refuser le concours de ses forces individuelles au
« bonheur et à l'avancement du milieu social où l'a placé la loi naturelle,
« puisque tous sont éternellement liés à chacun comme chacun l'est à
« tous, par cette indissoluble chaîne qui a nom solidarité. Solidarité !
« c'est-à-dire union et harmonie ; progrès collectif qui rejaillit sur
« chaque individualité si infime soit-elle et fait bénéficier le Tout du
« plus modeste travail de la plus petite des parties ; mot bien vide de
« sens, sans pourquoi et sans but, pour ceux qui ne voient dans leur
« existence actuelle qu'une passagère et fugitive manifestation de la
« forme à laquelle rien ne survit ; mais, qui éveille dans la pensée tout
« un monde de généreuses aspirations pour celui qui sait que préexis-
« tence et survivance sont les deux clés à l'aide desquelles on peut
« ouvrir toute grandes les portes du passé et de l'avenir... Solidarité !
« c'est-à-dire égoïsme... mais égoïsme collectif qui émancipe et vérifie
« et dont les synonymes sont dévouement, liberté, justice, abnégation
« et progrès.. »

Quelle que soit la valeur que l'on veuille accorder aux théories émises par l'Esprit Jean, sur l'origine des êtres et le fonctionnement physiologique de l'existence, on voudra bien reconnaitre cependant — à moins de faire montre d'un parti-pris trop évident — qu'il y a réellement dans les quelques lignes que nous venons de citer, un souffle de générosité et de grandeur auquel ne nous ont pas habitués les *Bons Esprits* de la première heure. Selon ces derniers, en effet, la terre ne serait qu'un bagne planétaire, sorte de Purgatoire où nous viendrions expier et réparer nos méfaits antérieurs ; les diverses situations sociales que nous occupons ici-bas n'étant, d'après eux, que

des modes d'expiations équitablement répartis et chacun ne devant s'en prendre qu'à lui-même, à ses abus antérieurs, de son infériorité sociale présente. D'après l'idée qui se dégage des théories de l'Esprit Jean, tout le contraire serait vrai : deux parts de responsabilité bien distinctes devraient être établies, l'une applicable à la loi naturelle, l'autre applicable à la loi sociale.

Il y aurait donc en réalité deux causes efficientes de nos situations d'existence : l'une naturelle, conséquente de la Loi, l'autre sociale, conséquente du libre arbitre individuel et collectif. La première — loi naturelle — aurait *uniquement* pour effet de diversifier les individus entre eux par le plus ou moins d'élévation intellectuelle et morale ainsi que de délicatesse organique, cette action de la Loi ayant elle-même pour cause les progrès antérieurement acquis par l'être selon l'usage qu'il aurait fait de son libre arbitre individuel. La deuxième — loi sociale — aurait pour effet, étant donné son infériorité présente, facile à constater, de troubler et d'enrayer dans la plupart des cas les conséquences toujours justes et harmoniques de la loi naturelle, par une aveugle et inique répartition des biens dont elle dispose.

A la première, nul reproche ne saurait être logiquement adressé puisqu'elle donnerait également et généreusement à chacun le maximum de ce qu'il lui serait possible d'obtenir. A la deuxième, par contre, incomberait la responsabilité de toutes les souffrances imméritées, de tous les progrès reculés, de toutes les espérances évanouies dont elle seule serait cause.

D'après la théorie Kardéciste, toute iniquité sociale est une manifestation de la justice naturelle et doit être, par conséquent, passivement acceptée par celui qui la subit, égoïstement respectée par autrui. D'après la théorie de l'Esprit Jean, toute souffrance sociale est injuste et imméritée, tous ayant également droit au nécessaire terrestre, nul au superflu, et, le plus saint des devoirs consistant, par suite, à réclamer pour soi-même et pour autrui la réforme complète de nos institutions sociales d'après les principes d'universelle équité dont la loi naturelle nous donne l'exemple. Selon Allan-Kardec nous expions ici-bas, soit passivement, soit volontairement par suite de notre choix antérieur, nos fautes de jadis, et toutes nos souffrances sont l'effet dont cette expiation est la cause. Selon l'Esprit Jean, nous ne faisons en réalité que bénéficier de la somme plus ou moins importante de nos acquis, conséquence naturelle de nos efforts et de nos luttes passées, *toutes autres conséquences préjudiciables étant imméritées et n'ayant d'autre cause que nos vices d'organisation sociale.* Quand la misère et la maladie s'acharnent sur un père de

famille, il nous faut reconnaître, si nous admettons la théorie Kardéciste, que toute souffrance étant justifiée, une inexorable fatalité a voulu que le malheureux déshérité, ses enfants, la compagne, qu'il a choisie et jusqu'à ceux, du reste, qui supporteront indirectement les préjudices de cette misère si souvent conseillère d'actions coupables et deshonnêtes, que tous ceux-là, disons-nous, aient également mérité qu'il en soit ainsi par des existences antérieures de prodigalités ou de débauches. Conséquence forcée : inutilité et illégitimité des revendications sociales ; erreur de vouloir donner du pain à tous, chacun ne méritant pas ce bienfait et l'être qui meurt de faim étant providentiellement puni pour ses excès passés, toute peine l'étant par droit de justice, toute douleur pour voie d'équitables représailles.

Mais prenons ce même exemple et cherchons en l'explication d'après la théorie émise par l'Esprit Jean sur les causes de nos misères sociales et nous verrons alors que bien loin de considérer ces effets préjudiciables comme une expiation méritée par ceux qui les subissent, nous devons au contraire nous persuader qu'ils sont immérités et que notre devoir consiste à nous efforcer d'en faire disparaître les causes.

Envisagées au point de vue Kardéciste et quels que soient du reste les bienfaits d'une charité dont le seul caprice du prochain dispose, les iniquités sociales ne sont donc en réalité que des moyens employés par la loi naturelle pour châtier les coupables. Envisagées selon l'Esprit Jean nous devons au contrairre les considérer comme un enrayement, un empêchement à la manifestation équitable de la loi naturelle et par suite revendiquer hautement au nom de cette même loi naturelle, « une place égale pour tous au banquet solidaire de l'existence ».

Telles sont les caractéristiques des deux théories que nous mettons en présence : l'une conduisant fatalement à une passive résignation peu faite pour réveiller notre société de sa longue torpeur d'ignorance, de préjugés et de fanatisme ; l'autre ouvrant toute grandes les portes du Progrès et au nom de la liberté, de la solidarité et de la justice prêchant à l'humanité son devoir et son droit de légitime revendication.

E. Lebay.

(à suivre).

LETTRE DU Dr L. CHARROPPIN

XI

Cher Monsieur George,

Après les quelques jours consacrés tout entiers à l'amitié et aux doux épanchements du cœur, nous voici retournés à notre solitude et à la triste réalité. Mais la vie serait trop heureuse si nous pouvions toujours la vivre ainsi et peut-être ces jours heureux eux-mêmes perdraient-ils de leurs charmes s'ils devaient toujours durer. Résignons-nous donc et reprenons sans nous plaindre notre tâche de chaque jour avec ses luttes, ses difficultés, mais aussi avec ses douces et saintes espérances. Gardons-nous, comme vous le dites, des ténèbres du pessimisme et ayons toujours l'œil tourné vers l'horizon pour y entrevoir au-delà une patrie de l'amour où il nous sera donné, après les rudes assauts de cette vie, non pas de nous reposer, mais de vivre d'une manière plus complète, d'une existence plus lumineuse et plus haute, moins contrariée par les obstacles de toutes sortes que nous rencontrons ici-bas.

Nous entrons dans la saison du calme et de la rêverie et je n'en connais pas de plus propre à s'harmoniser avec les dispositions intérieures de notre âme. Ces horizons voilés, cette tristesse de la nature semblent comme un reflet de nous-mêmes. Un paysage est un état de de l'âme, disait Frédéric Amiel. Je sentais toute la vérité de ces paroles en relisant dans Lamenais cette page empreinte d'une si suave et si douce mélancolie :

« A l'heure où l'Orient commence à se voiler, où tous les bruits s'éteignent, il suivait lentement le long des blés jaunissants déjà, le sentier solitaire. L'abeille avait regagné sa ruche, l'oiseau son gîte nocturne ; les feuilles immobiles dormaient sur leur tige, un silence triste et doux enveloppait la terre assoupie. Une seule voix, la voix lointaine de la cloche du hameau, ondulait dans l'air calme. Elle disait : Souvenez-vous des morts.

« Et comme fasciné par ses rêves, il lui semblait que la voix des morts, faible et vague, se mêlait à cette voix aérienne.

« Revenez-vous visiter les lieux où s'accomplit votre rapide voyage, y chercher les souvenirs de douleurs et de joies qui ont passé si vite ?

« Comme la fumée qui sort de nos toits de chaume et se dissipe soudain, ainsi vous vous êtes évanouis.

« Vos tombes verdissent là-bas sous le vieux if du cimetière. Quand les souffles du couchant murmurent entre les hautes herbes, on dirait des esprits qui gémissent.

« Maintenant vous êtes en paix, plus de soucis, plus de larmes; maintenant luisent pour vous des astres plus beaux : un soleil plus radieux inonde de ses splendeurs des campagnes, des mers éthérées et des horizons infinis. Oh ! parlez-moi des mystères de ce monde que mes désirs pressentent, au sein duquel mon âme fatiguée des ombres de la terre, aspire à se plonger. Parlez-moi de celui qui l'a fait et le remplit de lui-même, et seul peut remplir le vide immense qu'il a creusé en moi. Frères, après une attente consolée par la foi, votre heure est venue. La mienne aussi viendra, et d'autres à leurs tours, la journée de labeur finie, regagnant leur pauvre cabane, prêteront l'oreille à la voix qui dit : Souvenez-vous des morts. »

Foi, poésie, amour, divines enchanteresses de la vie, vous n'eûtes jamais un plus éloquent et plus digne interprète ! Oui, souvenons-nous des morts ! Gardons à nos amis d'outre-tombe une place réservée dans nos cœurs. L'Eglise au deux Novembre fête ses saints et ses martyrs. Il n'y a de place que pour eux dans le calendrier. A nous de fêter les héros de l'humanité, ceux qui sont morts, ont vécu et lutté pour elle ! Avec le temps les vieilles cérémonies religieuses pourront disparaître, il en est une qui restera, c'est la fête des morts destinée à nous rappeler le lien mystérieux qui unit le monde visible au monde invisible. Ce ne sera pas un *de profundis* mais un *alleluia* que l'Eglise de l'avenir devra chanter en souvenir de tous ces chers libérés de la vie. On ne verra plus alors dans la mort un objet d'épouvante et d'effroi, mais le passage à une vie supérieure.

Pourquoi faire grimacer la mort et lui ôter sa signification naturelle? Ce symbolisme funéraire dont on l'a jusqu'ici entourée, n'est-il pas un démenti à nos instincts, à nos aspirations, qui au travers des obscurités de la tombe nous font entrevoir la lumière ?

« La mort, dit Saint Victor, était belle en Grèce parce qu'elle n'était défigurée ni par l'effroi de l'autre monde, ni par les horreurs de la destruction. La flamme des obsèques antiques embellissait la mort en la purifiant. La pourriture ne souillait pas le cadavre ; la forme humaine s'évanouissait dans sa perfection. Elle ne laissait d'elle qu'une poignée de cendres que recueillait une urne de marbre. L'homme s'envolait intact dans la sphère pure de la mémoire, comme l'idée noble ou gracieuse qu'il avait personnifiée sur la terre. »

Nous voudrions voir aussi cette fête des Morts, remise au printemps où l'antiquité l'avait placée En mai, dit Michelet, où elle fut d'abord,

on les enterrait avec les fleurs. En mars, où on la mit ensuite, elle était avec le labour, l'éveil de l'alouette; la mort et le grain dans la terre, entraient ensemble avec le même espoir.

L'étude scientifique et raisonnée des faits spirites, nous familiarise avec l'idée de la mort, et nous ne voyons plus en elle qu'un phénomène naturel, qui n'a rien de commun avec les vieilles conceptions. Certes, la dernière heure sera toujours un moment solennel et souvent douloureux. Tout enfantement a ses douleurs; mais l'âme sera du moins affranchie de ces folles terreurs qui la livrent pieds et poings liés aux exploiteurs de tous les temps. Voilà les bienfaits du spiritisme. Hamlet dans son célèbre monologue, parle de la contrée inconnue dont nul voyageur ne revient. Cette contrée inconnue, la connaissons-nous mieux aujourd'hui? Nullement. Mais elle a été franchie et nous savons qu'elle existe. Cette certitude, que nous donne le spiritisme, est à la fois l'anoblissement de la vie et la consolation de la mort. Aussi, bien mal avisés ceux qui ne comprennent pas l'importance de ce fait et ne voient pas dans cette lumière nouvelle le point de départ d'une transformation dans le domaine entier des sciences humaines.

Tout à vous bien cordialement. D[r] L. CHARROPPIN.

P. S. — Avant de vous quitter j'éprouve le besoin de revenir sur la communication de M[me] George, que vous m'avez lue pendant votre séjour à Bordeaux. Elle est en retard sur les idées de l'Esprit Jean et de votre ami M. Lebay. C'est un retour au spiritisme des premiers jours et son exorde un peu mystique détonne avec les principes de la *Vie Posthume*. Mais il y a là un souffle, un sentiment moral si élevé que j'en ai été subjugué et que je n'ai pu me défendre en l'écoutant d'une réelle et vive émotion. La fin est belle, tout à fait belle et ce jugement dans ma bouche n'est pas suspect, car je n'ai aucun goût pour le sermon. C'est un genre littéraire qui m'a toujours déplu. Aussi, avec ces restrictions et ces réserves, verrai-je avec plaisir l'insertion de cette communication dans la *Vie Posthume*.

PROGRÈS OBLIGE. — Ces deux mots qui servirent une première fois de titre à l'un des brillants « Courriers » de l'Esprit Alpha, nous semblent tout à fait de circonstance et bons à rééditer, au moment surtout où le *Spiritisme* (première quinzaine d'octobre) croit devoir exhumer et reproduire une longue communication obtenue jadis dans notre ancien groupe. Et cela, est-il dit, dans le but de faire juger de la différence « absolue » existant entre les idées émises en 1875 dans de communica-

tions obtenues par l'intermédiaire de notre regrettée compagne, Mme George, et les principes que nous défendons actuellement à la *Vie Posthume.*

Notre vieil ami et cher confrère, M. Delanne père, ne s'est plus rappelé sans doute que cette même communication qu'il juge aujourd'hui « très instructive » fut qualifiée par lui autrefois de *mystification.*

Tout change et se modifie, les êtres comme les choses, les idées comme les faits, et ce n'est se montrer ni oublieux, ni ingrat envers les enseignements du passé que de leur préférer les nouvelles moissons que le progrès a mûries. Ce n'est un secret pour personne qu'après nous être longtemps nourri de certaines idées encore mystiques, nous avons dû plus tard les abandonner et défendre d'autres principes plus rationnels. Ce que nous avons été ne saurait porter préjudice à ce que nous sommes. Notre passé ne nous importune nullement et nous serions plutôt porté à nous féliciter qu'à nous sentir humilié du reproche qui nous est fait de nous laisser captiver aujourd'hui par des convictions n'ayant plus qu'un très vague rapport avec nos croyances d'autrefois. N'est-ce pas là un gage certain que nous sommes dans la bonne voie, et la meilleure façon d'honorer notre philosophie et de prouver qu'elle est synonyme de libre et incessant progrès ?

Est-ce à dire pourtant que nous n'ayons plus que dédain et amertume pour le passé ? Non certes ! De trop chers souvenirs nous y rattachent pour que nous puissions jamais l'oublier. Et c'est même avec un sentiment de réelle gratitude envers tous ceux, incarnés et désincarnés, qui nous aidèrent à le traverser, que nous aimons bien souvent à nous y reporter et à nous y retremper.

D'ailleurs, s'il est vrai que ces nombreuses dictées, qui comporteraient la matière de plusieurs volumes, renferment certaines données, certaines tendances aujourd'hui vieillies et retardataires, bien de belles pensées y sont encore à cueillir, de généreuses maximes à glaner ; et comme elles nous sont chères à plus d'un titre et que notre excellent confrère veut bien nous en offrir lui-même l'occasion, nous en profitons et commençons ci-après dès aujourd'hui — heureux, en cela, d'accéder au désir de notre bien cher correspondant le Dr Charroppin — la publication de quelques-unes de ces fleurs de jadis et qui n'ont point cessé d'être encore parfumées. — M. G.

ÉCHOS DU PASSÉ

De même que le diamant ne brille d'un éclat pur que sous l'action et le frottement de sa propre poussière, ainsi l'humanité, cet autre diamant, ne verra s'effacer peu à peu la croûte épaisse qui en voile

encore la valeur et l'éclat resplendissants, que sous l'action incessante de ses parcelles épurées, lesquelles ne brillent pas, il est vrai, d'une égale intensité, et partant, ne possèdent pas non plus un même contingent de force et de puissance ; mais n'importe, si faibles en soient l'éclat et l'action, je n'aime pas moins à désigner ainsi tous ceux, indistinctement, qu'anime le désir de lutte et de progrès, par conséquent les spirites, dont l'une des premières devises doit être : Guerre au vieil homme. A ce vieil homme appartiennent encore tous ceux qui, de bonne ou de mauvaise foi, voudraient immobiliser la marche du progrès et dont les croyances et pratiques superstitieuses, comme autant de mauvaises herbes, empêchent le bon grain de germer et de se répandre.

❦

Instruisez-vous, éclairez-vous, car le progrès ouvre l'œil de l'âme, il est la lumière de l'esprit, mais surtout améliorez-vous, et rappelez-vous que tout progrès, que n'accompagne pas l'amélioration de soi-même est un progrès stérile.

❦

S'il est des souffrances qui peuvent être considérées comme des expiations méritées, il en est d'autres qui sont la conséquence naturelle du dévouement, et le dévouement est imposé. Malgré la contradiction qui semble régner dans ces deux mots rien n'est plus vrai. Tant que nous ne sentons pas vivre en nous cet esprit de sacrifice volontaire, nous sommes loin, bien loin encore de ces parures célestes et divines, que le privilège et la faveur n'accordèrent jamais, qui sont dues au seul labeur et qui seules nous ouvrent les portes de la perfection.

Apprendre à souffrir pour soi, à expier pour soi est la première œuvre sans doute ; mais la limite de nos devoirs ne s'arrrête pas là. Après avoir fini de souffrir pour soi il faut apprendre à souffrir pour les autres. Celui qui ne vit que dans l'unique espoir de voir s'approcher pour lui le terme de ses souffrances purement expiatoires et personnelles, et qui ne se sent pas animé du secret désir, après avoir vaincu pour son propre compte, de revenir souffrir pour les autres, celui-là, dis-je, n'a pas encore atteint le but pour lequel il est né.

❦

Aimer seulement ceux qui nous aiment n'est pas un mérite, mais bien plutôt un signe d'infériorité. Ne rechercher que les natures bien douées, celles dont les mœurs, les goûts, les idées sympathisent avec les nôtres n'est pas non plus un devoir accompli. Ce devoir n'est atteint que lorsque, nous laissant guider par les sentiments de charité

et de fraternelle solidarité, nous savons nous mêler et vivre au milieu de tous nos frères attardés ; lorsque nous savons pleurer avec ceux qui pleurent, nous réjouir avec ceux qui rient ; lorsque nous savons enfin nous faire tout à tous et descendre à tous les niveaux.

⁂

Quelque grandes que soient les imperfections des personnes au milieu desquelles vous êtes appelés à vivre, montrez-vous indulgents, patients et doux. Dans l'incertitude, croyez de préférence le bien que le mal. Ne croyez au mal qu'après l'avoir vu et palpé par vous-mêmes. Et puissiez-vous, même après vous en être assurés, vous rappeler cette parole profonde : QUE MÊME DANS LA NATURE LA PLUS DÉPRAVÉE L'ANGE TROUVE DU BON. . Ce bon, quelque faible qu'il soit, c'est cette étincelle qui ne meurt pas, que rien ne saurait détruire, qui se transforme plus tard en un charbon ardent qui brûle et torture celui qui voudrait l'étouffer sous le poids de ses forfaits ; mais qui, en le torturant et le brûlant, le guérit de ces mêmes forfaits.

Armons-nous donc tous d'une sainte énergie ; puisons l'espérance certaine du succès dans cette confiance, dans cette foi inébranlable que tout ce qui est mal, que tout ce qui est faux, un jour disparaîtra. Seule, la vérité, dans toutes ses sublimes manifestations est indestructible, seule elle subsistera.

Méd. Mme GEORGE.

VARIA

Parmi les systèmes optimistes se renfermant dans les limites de la vie terrestre, il en est qui forment une catégorie particulière. Remarquables par leur exagération et leur subtilité on peut les désigner sous le nom de systèmes optimistes égalitaires.

Représentez par A la somme de bien et de plaisir, par B la somme de mal et de douleur qui sont le lot de chaque mortel et le même rapport existe toujours entre les deux termes quel que soit l'individu que vous considériez. Telle est la formule commune aux inventeurs de ces systèmes (La Salle, Azaïs, etc). Les uns affirment que $A = B$ les autres que $A > B$. Mais peu importe ; qu'il y ait égalité ou différence en faveur du bien, cette différence étant la même pour tous, c'est toujours l'application du même principe.

Il faut avouer que les philosophes qui ont entrepris de démontrer

mathématiquement ce théorème moral, pourraient rivaliser avec les acrobates et les jongleurs les plus émérites. Leurs calculs pourraient servir de modèles aux caissiers infidèles et ce n'est que par des tours de force stupéfiants, qui vous éblouissent et vous forcent à fermer les yeux, qu'ils parviennent à retenir un moment la pensée. Passé ce miroitement de compensations fantaisistes, de biens et de maux imaginaires, de joies et de peines inventées pour l'établissement d'une thèse aussi paradoxale, quand vous examinez de sang-froid tous ces raisonnements funambulesques, vous souriez en vous-même de vous être laissé prendre ; ce qui n'empêche pas, si vous êtes amateur de l'adresse et de la subtilité spéculatives, d'admirer sans rancune le savoir-faire de philosophes qui la plupart du temps d'ailleurs sont de parfaite bonne foi et font des tours de passe-passe sans le savoir.

Non, malgré tous les efforts de ces équilibristes merveilleux, la somme des biens n'est pas également proportionnelle à la somme des maux. L'observation la plus simple en fournit la preuve à celui qui n'est pas aveuglé par l'esprit de système. Variez les comparaisons, ne prenez pas simplement pour les mettre en parallèle un pauvre diable qui, doué de peu d'intelligence, mène, grâce à un travail manuel, une existence tranquille, peut satisfaire son appétit et celui de sa famille, n'éprouve nulle ambition que celle d'être libre le dimanche, pour faire sa petite partie, l'hiver, ou aller humer l'air parfumé de la campagne, l'été, et celui qui, riche, oisif, le cerveau vide et le cœur sec, supporte péniblement le poids du temps et de la vie errante et sans but ; ou bien encore le pauvre, plein de santé, robuste, et le fortuné malade, chétif, et bien d'autres exemples où, je veux bien, les deux plateaux de la balance peuvent peut-être se trouver dans le même plan horizontal. Mais ne rencontrez-vous pas aussi des misérables que tous les maux accablent : pauvreté, maladies, peines morales, véritable enfer, ou le cœur gonflé de haine et l'esprit plein de nuit, l'être humain brûle d'une atroce douleur, continue, implacable, et d'un autre côté des individus privilégiés, que la paix du cœur à peine troublée par de légers nuages, les jouissances intellectuelles, les joies de la famille, la santé spirituelle et physique, en un mot, et tous les biens terrestres semblent entourer d'une saine atmosphère de bonheur impénétrable à tout élément délétère.

Ces deux cas sont extrêmes, oui, mais que de degrés intermédiaires avant que vous soyez arrivé à ce point milieu où toute inégalité aura disparu.

Certains moralistes, défenseurs quand même de l'égalité des conditions, ont trouvé le moyen de rétablir l'équilibre, en invoquant la

compensation dernière de la mort qui, terrible pour les heureux, est la bienvenue pour les déshérités. Compensation tardive et qui est loin d'égaliser les lots humains. On pense peu à la mort généralement et chacun, à part soi, compte sur une longévité indéfinie et l'amertume précédant l'accomplissement de cet acte final en est bien diminuée. Il faut aussi faire la part des morts rapides, soudaines qu'on ne peut faire intervenir dans un sens ou dans l'autre.

Les systèmes impliquant l'égalité des fortunes diverses ici-bas, sont les résultats d'un grossissement des faits, de leur évaluation inexacte, forcée ou diminuée, suivant les besoins de la cause. Ils ne résistent pas à l'examen le plus superficiel; semblables à ces créations fantastiques, œuvres de lutins railleurs, que l'on poursuit des yeux, mais qui s'évanouissent dès que la main veut les saisir, ils perdent toute valeur et toute consistance quand l'intelligence cherche à les analyser.

R.

« Un soir d'automne, en 1877, à Varzin, dans la salle de billard, le Chancelier était « assis à sa place favorite, dans un grand fauteuil près du poêle. Il venait de fumer « ses deux pipes à long tuyau après le café. La conversation s'était ralentie. Le prince « regardait mélancoliquement devant lui. Tout d'un coup, il se plaignit de n'avoir « retiré ni joie ni satisfaction de son activité politique, de n'avoir conquis par là « l'affection de personne, de n'avoir pas fait d'heureux, ni lui-même, ni sa famille, ni « personne autre.

« Comme ses hôtes protestaient, il insista :

« — J'ai fait en revanche beaucoup de malheureux. Sans moi, trois grandes guerres « n'auraient pas eu lieu, quatre-vingt mille hommes n'auraient pas péri ; et leurs « parents, leurs frères, leurs sœurs, leurs veuves ne porteraient pas le deuil.

« — Et leurs fiancées, interrompt quelqu'un avec peu de tact.

« — Et leurs fiancées, répète le Chancelier. *Mais j'ai arrangé tout cela avec Dieu.* »

Cette confession de l'homme de fer au cœur de bronze, extraite du récent ouvrage de M. Moritz Busch (*Nouvelles pages de mon Journal*) donne un réel intérêt d'actualité à l'important article suivant, que publiait dernièrement le *Voltaire* et qui avait pour but précisément de flétrir les prières " commandées " en vue « de *délivrer* bientôt l'empereur Frédéric et de *fortifier* la santé du prince impérial. »

Nous reproduisons les passages les plus saillants :

DIEU ET LES DIEUX

Quelle étrange idée ces gens-là se font-ils donc de la Cause suprême et inconnaissable qui soutient dans les abîmes de l'infini les millions de soleils de la voie lactée? Ils ont inventé de petits dieux fabriqués à leur taille et continuent de pratiquer de nos jours l'idolâtrie des sauvages les plus primitifs. Que de dieux sur la terre faits à l'usage du Simien perfectionné!

Le Bouddha des Chinois, l'Osiris des Egyptiens, le Jéhovah des Hébreux, le Jupiter des Grecs, Dieu le père, ou Dieu le fils, des chrétiens, ou le grand Allah des musulmans, sont des conceptions humaines, des personnifications créées par l'homme et dans lesquelles il a incarné non seulement ses aspirations les plus hautes et ses vertus les plus sublimes, mais encore et surtout ses prévarications les plus grossières et ses vices les plus pervers. C'est au nom de ce prétendu dieu que des monarques et des pontifes ont, dans tous les siècles et sous le couvert de toutes les religions, asservi l'humanité dans un esclavage dont elle ne s'est pas encore affranchie.

C'est au nom de ce dieu qui « protège l'Allemagne », qui « protège l'Angleterre », qui « protège l'Italie », qui « protège la France », qui protège toutes les divisions et toutes les barbaries, que de nos jours encore les peuples soi-disant civilisés de notre planète sont perpétuellement armés en guerre les uns contre les autres et excités comme des chiens furieux à se précipiter dans une mêlée au-dessus de laquelle l'hypocrisie et le mensonge assis sur les marches des trônes, font régner le « dieu des armées » qui bénit les poignards et plonge ses mains dans le sang fumant des victimes, pour en marquer au front les potentats couronnés.

C'est au nom de ce dieu que les pontifes ont fait ignominieusement monter sur le bûcher Jeanne d'Arc, Jordano Bruno, Etienne Dolet, Jean Huss et tant d'autres héroïques victimes ; qu'ils ont condamné Galilée et béni la Saint-Barthélemy ; que les étendards de Mahomet ont couvert l'Europe d'armées d'assassins ; que tous les rois du « peuple de dieu » n'ont cessé de verser le sang humain ; que Gengiskhan et Tamerlan marquaient les routes de leurs conquêtes par des pyramides de têtes coupées. C'est à ce dieu que l'on élève des autels et que l'on chante des *Te Deum*, symbole de l'oppression des peuples, de l'assassinat et du vol. Cet être infâme n'existe pas, n'a jamais existé.

* * *

Il est étrange que l'homme, tout grossier, tout sauvage, tout barbare qu'il est encore, à peine sorti de la carapace de l'ignorance primitive, incapable, comme il l'est, de connaître même son propre corps, ayant à peine commencé d'épeler le grand livre de l'Univers, ait osé, de bonne foi, inventer Dieu. Il ne connaît pas sa fourmilière, et il a éu la prétention de découvrir l'*Inconnaissable !* A une époque où l'on ne savait absolument rien, où l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'anthropologie, n'étaient pas encore nées, où l'esprit faible, vagissant, n'était entouré que d'illusions et d'erreurs, l'audace

humaine a conçu les religions prétendues révélées et les dieux placés à leurs têtes ! Que Confucius, Bouddah, Moïse, Socrate, Jésus ou Mahomet aient rêvé donner aux hommes un code de morale destiné à les dégager de la barbarie et à les élever dans l'idée du bien, de telles tentatives, de telles œuvres, ne peuvent que recevoir les hommages et l'admiration de tous ceux qui ont souci du progrès intellectuel et moral de l'humanité. Que les fondateurs et les organisateurs des rites religieux aient placé à la tête de chaque culte un être idéal inattaquable, au nom duquel ils prétendaient commander, on peut encore reconnaître là une œuvre utile au point de vue social, mais dont la valeur ne sort pas de l'ordre social et n'a pas d'autre but que l'intérêt général des hommes et des sociétés.

Mais que ces dieux, inventés par les hommes, aient été considérés comme existant réellement dans un ciel, d'ailleurs absolument imaginaire — et détruit dès les premières conquêtes de l'astronomie ; — qu'ils aient été et qu'ils soient encore adorés par une partie du genre humain et qu'en notre époque même des chefs d'Etat fassent de la politique au nom du droit divin, montrent l'empreinte du « doigt de Dieu » sur les plaies les plus monstrueuses du corps social, et décorent de l'image d'une Providence locale leurs drapeaux de batailles, comme aux temps de Constantin ou de David, il y a là un anachronisme choquant, un mélange d'imposture et de crédulité, d'hypocrisie et de sottise indigne de l'ère d'étude loyale et positive dans laquelle nous vivons, et qui ferait prendre en mépris par tout homme indépendant tous les fonctionnaires qui vivent aux dépens d'un pareil système.

***

La recherche de la nature de la Cause première — je ne dis pas « la connaissance de Dieu », prétention digne d'un théologien et absurde en soi — mais seulement la *recherche* de l'Etre absolu, de l'origine de l'énergie qui soutient, anime et régit l'univers, de la force qui agit universellement et perpétuellement à travers l'infini et l'éternité et donne naissance aux apparences qui frappent nos yeux et sont étudiées par nos sciences ; cette *recherche*, dis-je, ne pouvait pas être entreprise ni même légitimement conçue avant les premières découvertes de l'astronomie et de la physique modernes, c'est-à-dire avant les investigations de Galilée, de Képler et de Newton. Il n'y a pas plus de deux siècles que l'idée religieuse pure, affranchie des idolatries, des mythologies de tout ordre, des erreurs et des superstitions produites par l'ignorance primitive ; il n'y a pas plus de deux siècles que cette idée a pu surgir de l'évolution scientifique moderne. Toutes les religions actuellement

existantes ont été fondées aux époques d'ignorance, où l'on ne savait rien, ni sur le ciel ni sur la terre. La vraie religion, c'est-à-dire l'union des esprits libres dans la recherche de la vérité, ne pourra être que l'œuvre d'une époque telle que la nôtre, dans laquelle quelques esprits courageux et indépendants se seront dégagés de l'hypocrisie des fausses doctrines, ne seront pas tombés pour cela dans l'athéisme puéril des gens superficiels, qui ne voient pas plus loin que l'écorce, et qui appliqueront sincèrement et librement toutes les branches de la science à la recherche de la constitution intime de l'univers et de l'être humain.

Mais, jusque là, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des citoyens de notre planète continueront de vivre sur la terre sans même savoir sur quoi ils marchent, et donneront le titre de dieu aux produits de leurs plus étranges aberrations.

CAMILLE FLAMMARION.

NOTES ET IMPRESSIONS

On est toujours un peu sot quand on dédaigne une croyance quelconque. L'expérience, le savoir et, avant tout, la mobilité avide, la curiosité jamais assouvie de l'esprit, transforment bien souvent en adoration le mépris, en foi ardente l'incrédulité d'autrefois. De cette indéniable vérité faisons découler en passant — je ne dois pas laisser échapper l'occasion d'éclairer mes frères en obscurité — une règle nette de polémique : Ne pas reprocher à ses adversaires leurs opinions du temps passé. Si je n'avais horreur des gros mots, je dirais qu'agir autrement est lâche et bête, mais je n'emploie jamais des expressions pareilles.

Allant du général au particulier, je déclare avoir été sot autrefois. Je le suis encore, mais moins. La moquerie, le haussement d'épaules ne me servent plus guère de jugement pour les doctrines antipathiques ou inconnnes. Mon respect — non mon affection — est pour toutes égal. Et cela est très prudent et très sage. Les injures, les mauvais traitements blessent les idées comme les personnes, et plus tard, l'esprit ou le cœur retournés hésitent par pudeur à embrasser une vérité ou à se faire un ami.

Je me réjouis donc maintenant de ne pas m'être montré trop irrévérencieux pour la doctrine orientale du Panthéisme. Je puis, sans honte ni humiliation, lui faire des avances. Cette conception

d'une âme du monde, d'un Grand Tout, où chaque parcelle détachée retournerait après avoir parcouru la série des êtres et acquis tous les perfectionnements, je la trouve, en vérité, très sapide et riche de sens.

— Absurde, dit-on, irrationnelle cette traversée du néant au néant; inutiles et sans but les luttes, les souffrances de la vie consciente pour retomber dans l'inconscient; cercle vicieux qui sacre la nature inimitable fumiste et pince sans rire.

Mais l'irrationnel, l'inutile, l'absurde, sont-ils donc incompatibles avec le réel ? L'harmonie de l'univers ne peut-elle être troublée par quelques notes ironiques ou criardes ? Ne prend-il parfois fantaisie à l'organisateur personnel ou impersonnel du monde d'interrompre ses occupations monotones et savantes par quelque explosion de rire féroce ou jovial. Nouveau blasphème. Soit.

Ce n'est pas du reste absolument par des considérations de cet ordre — proches des sataniques croyances — que j'ai pris goût au panthéisme nirvânique. Cette nouvelle affinité doctrinale de mon esprit est née, comme toutes choses naissent, mystérieusement; car notre cerveau, aux multiples cellules créatrices, reçoit des germes fécondants de toutes parts et en lui se font — muet et prodigieux travail — d'innombrables combinaisons, sans mécanisme visible, sans liens apparents, sans généalogie précise. Je me suis donc trouvé panthéiste (oh! très vaguement croyant en une croyance très vague) sans savoir pourquoi.

Les choses que j'ai cherchées et cru découvrir après coup, auraient l'air honteux d'excuses et de justifications, si l'irresponsable avait besoin de se justifier.

J'attribue cette poussée panthéiste à une interprétation très large et très libre des théories de l'évolution des êtres et de la transmigration des entités spirituelles et au souvenir de certains états d'âme que j'ai éprouvés, hélas bien rares et fugitifs, et qui, permanents, seraient le bonheur suprême.

Quelques lignes de commentaires pour montrer possible ce prétendu enchaînement de mes idées.

La succession des espèces, le passage à travers ces formes graduellement plus parfaites, de l'élément vital, de l'essence psychique, ont créé, développé l'individualité, la personnalité, le moi. Ces deux conditions de la vie progressive — en si étroit rapport et union si intime, que la part de chacune semble impossible à préciser — ont fortement délimité l'être physique et spirituel, nettement tracé ses contours. Mais chez l'homme, à côté de ce persévérant travail du moi qui s'agrandit, s'est développée une aspiration nouvelle (dont les germes se retrouvent chez ses ancêtres des ordres zoologiques inférieurs) qui semble

devoir détruire l'œuvre accomplie et disperser à nouveau dans l'illimité et l'infini les combinaisons lentement élaborées.

De simple fonction organique l'amour s'élève, atteint au sacrifice. Excellente solution du problème « accorder l'intérêt de l'espèce avec le plaisir de l'individu », c'est lui le reproducteur, le créateur, qui sera l'agent de dissolution des personnalités dernières.

Déjà chez les natures élevées, l'amour est une radieuse donation de tout soi à un autre être transfiguré. Plus haut encore, dans le cœur de bien rares, il est la consécration absolue de ses puissances à tous, sans préférence de sympathie. C'est l'immense bonté qui voudrait contenir l'infini, s'unir à l'intimité des choses.

Et n'éprouvons-nous pas tous, sensitifs ou nerveux (c'est la majorité) de semblables désirs. En de courts instants provoqués on ne sait bien souvent par quoi : impressions diverses dues à la réalité ou à la fiction, émotions les plus dissemblables, tristes ou joyeuses, rêveries solitaires surtout, en ces moments divinement remplis, notre être palpite de l'universelle vie ; des sensations confuses l'envahissent d'une ivresse si douce qu'on dirait une syncope délicieusement sentie ; son corps semble se dilater, ses sens ne distinguent plus rien de précis ; sa pensée se voile, perd la notion de l'espace et du temps et son âme, inondée de mansuétude et avide de dévoûement, s'épand au dehors comme un fluide pur attiré par des affinités mystérieuses.

Eh bien ! nous voici doucement ramenés au Panthéisme. Est-ce que, habituel, cet état d'extase expansive ne conduit pas à la dissolution du moi ? L'aspiration de l'être, graduellement perfectionné, à s'identifier à toute existence, ne doit-elle pas entraîner, pour sa satisfaction complète, l'élément animique, la goutte d'eau, alors limpide et cristalline, dans l'Océan, principe de toute vie où elle perd sa personnalité, diffusant dans le Tout sa petite part de pureté acquise ?

Ah ! que voilà un beau thème de divagations philosophiques !

Et n'est-ce pas une des meilleures choses de ce monde de divaguer sans colère, sans passion, sans haine ? Douce et sage folie ! aux éclatantes sonorités des convictions brutales, aux sonneries de combat des opinions à l'orgueilleux défi, je préfère le timbre souriant ou mélancolique, le moelleux tintement de tes grelots, sage et douce folie !

STEPHANUS.

UN PEU PLUS DE LUMIÈRE, S. V. P. — Avant son départ pour Barcelone, M. Leymarie publiait dans la *Revue Spirite* un programme largement conçu.

« Le Congrès de Barcelone, disait-il, et ceux qui auront lieu très « certainement après celui-ci, à Bruxelles, Rome, Londres, Paris, etc., « n'ont pas qualité pour régenter les centres spirites. Toute décision « prise en ce sens ne serait pas la bienvenue et froisserait bien des « consciences.

« Ne l'oublions pas, un courant nous emporte vers l'indépendance « des idées, vers la libre pensée et le libre arbitre. Il serait téméraire « de remonter ce courant.

« Nous sommes une philosophie spiritualiste, très positive dans le « fond, l'adepte spirite n'étant convaincu que par le fait rationnel et « brutal.

« Il ne peut donc suivre les errements des vieilles églises, et le spi« ritisme est anti-dogmatique... »

C'était parler d'or ; aussi n'est-ce pas sans stupéfaction que nous voyons l'auteur de ces judicieuses et viriles déclarations s'exprimer — retour du Congrès — en termes diamétralement opposés. M. Leymarie aurait-il été frappé, de l'autre côté des Pyrénées, d'un coup de soleil de Damas à contre sens ? On le croirait en lisant ceci :

« Notre librairie et notre *Revue Spirite* ont des amis pires que des « ennemis ; leurs journaux et leurs livres s'adressent aux anciens abon« nés d'Allan-Kardec, aux nôtres, et sous la couleur du spiritisme leur « présentent des théories nouvelles que l'expérience n'a pas consacrées, « qui tendent à considérer comme arriérés et inutiles, les chapitres des « œuvres du Maître en désaccord avec leurs théories. Ces amis là, sè« ment la désaffection, troublent profondément les adeptes du spiritis« me, et parmi ces derniers, il en est qui ne savent comment se guider « au milieu de tant d'affirmations contradictoires. »

M. Leymarie, qui s'exprimait en ce langage énigmatique le 28 septembre dernier, dans son rapport annuel comme administrateur de la Société scientifique du spiritisme, serait bien aimable de nous donner la clef de cet autre extrait qui fait immédiatement suite aux lignes précitées :

« Il est utile que le spirite éclairé devienne un investigateur « sérieux, notre doctrine voulant la libre recherche ; mais sous le « prétexte d'innover, il n'est point sage ni logique, comme le disait « Allan-Kardec, de saper dans sa base l'enseignement des esprits, et « trop souvent au nom d'idées personnelles, sans sanction, et d'une

« manière inconsidérée créer des écoles qui manquent de vitalité et « n'ont pas leur raison d'être.

« Lire les journaux divers, spirites, spiritualistes, théosophes, c'est « se faire la preuve évidente de ce que nous avançons ici ; le Congrès « de Barcelone a été d'un avis unanime sur ce point, et c'est ce qui « avait engagé la commission exécutive qui a précédé le Congrès, à « désirer un conseil supérieur, un centre d'action, pour écarter, autant « que possible, les ambitions et les individualités inopportunes. LES « IDÉES DE LIBERTÉ ABSOLUE ONT PRÉVALU DANS LE CONGRÈS ; C'EST COURA- « GEUX ET C'EST MODERNE.

Et quelques lignes plus loin :

« Les délégués au Congrès international de Barcelone ont déclaré, « à l'unanimité, que, après examen des théories nouvelles, l'enseigne- « ment spirite d'Allan-Kardec, si libéral, si large, qui veut l'étude « suivie dans le domaine de la science et pour chaque adepte le déve- « loppement normal et intellectuel le plus complet, RÉPOND A TOUTES « LES ASPIRATIONS ET RÈGNE EXCLUSIVEMENT DANS LES PAYS DE RACES LATI- « NES, comme étant le seul mode d'enseignement pratique et rationnel « qui convienne à leur génie... »

On peut juger par les quelques lignes contradictoires que nous soulignons, et qui sont la négation les unes des autres, que nous n'avons pas tort de demander en commençant un peu plus de lumière. Comment Messieurs les délégués ont-ils pu, en effet, se prononcer pour la « liberté absolue » et se croire en même temps autorisés, à « l'unanimité » à enchaîner les destinées du Spiritisme à l'enseignement rétrograde et mystique de la première heure ? Nul ne conteste que cet enseignement n'ait eu sa raison d'être, qu'il n'ait exercé à son début une influence heureuse et considérable. Nous ne nous refusons donc pas, avec M. Jean Hoffmann dont nous applaudissons le beau discours, à accepter les théories d'Allan-Kardec comme « base et point de départ » mais non certes comme point d'arrivée ; car chacun peut déjà se rendre trop facilement compte que là où elles prévalent on peut être certain de voir les milieux et les groupes se transformer en dévotes chapelles.

M. Leymarie nous parle bien de l'ampleur, de la largeur, du rationalisme de l'enseignement d'Allan-Kardec, qui « veut l'étude suivie dans le domaine de la science et pour chaque adepte le développement normal et intellectuel le plus complet. » Mais combien loin de la coupe aux lèvres ! que quelques-uns de ces adeptes s'avisent de vouloir sortir du piétinement et de la routine ; qu'ils se refusent simplement de mêler à leurs travaux certaines habitudes de sa-

cristie ; qu'ils veuillent, enfin, prêter l'oreille à quelque esprit de valeur qui ne trouve pas indispensable, pour expliquer le pourquoi de l'existence et le fonctionnement de la justice, de recourir à l'intervention miraculeuse d'une volonté arbitrairement agissante, et notre confrère de la *Revue Spirite*, tout le premier, n'hésitera pas à unir sa voix de délégué à celle de ses collègues du Congrès, afin qu'il soit bien établi que c'est à l'humanité qu'il a été déclaré — *après examen* (? ?) — que tous autres invisibles que les collaborateurs du Livre des Esprits devaient être considérés comme des mystificateurs et les spirites qui les accueillaient, comme des gobeurs.

M. G.

FLEURS ÉPARSES

L'homme n'arrive que par de bien lents progrès à aimer son semblable. Le dernier sentiment auquel s'élève l'humanité, c'est l'humanité.

DANIEL STERN.

Si l'on apprenait à surveiller ses pensées, on aurait moins souvent lieu de réprimer ses actes.

***

La vie dans l'ordre intellectuel est soumise aux mêmes lois de génération et de développement que la vie organique. Pour qu'un être vive, il faut qu'il se développe, il faut qu'il convertisse en lui-même, par certains procédés d'assimilation, des éléments qui ne sont pas lui : il faut qu'il *décompose*, qu'il *absorbe*, qu'il *élimine*. Ces fonctions distributives et assimilatrices qui, dans la vie organique animale, sont exercées par l'estomac, sont remplies dans la vie intellectuelle par la *réflexion*.

GOUNOD.

Les sens peuvent donner les plaisirs, ne demandez les joies qu'à l'âme.

***

Vivons du visible, messieurs les savants, mais vivons aussi de l'invisible. Je vais partir. Croyez-en un homme qui a heurté son front à tout. La science fera des trouvailles terrestres, mais elle aura toujours tort si elle n'est pas dominée par un idéal radieux.

VICTOR HUGO.

Le Directeur-Gérant : Mlle GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.